

Johnny, j'peux pas me passer de toi

Ecriture de séparation et de mémoire

Par Jean-François Laé et Laetitia Overney

Editions Bayard

Nous le connaissons à peine ; nous l'avons juste entendu régulièrement à la radio, suffisamment pour retenir quelques bribes de refrains. Guère plus. Nous ne savons rien de sa vie, sauf à lire ce qui s'affiche au kiosque. Tout ce que l'on sait vraiment de Johnny Hallyday vient de la Madeleine, où chaque 9 du mois, lors des messes qui sont célébrées à son intention en commémoration de ses obsèques le 9 décembre 2017, une avalanche d'écritures emplit les pages d'un cahier mis à disposition des participants.



Pourquoi tant de mots intimes, de poèmes, de chansons, et de lettres cachetées glissées dans le cahier ? Si les scripteurs le connaissent parfaitement, - et comment ! que lui demandent-ils, qu'entendent-ils de sa bouche ? Qu'est-ce qu'ils fabriquent ensemble dans cet éboulis de mots ? D'aucuns se moqueront, tourneront l'affaire en dérision. C'est qu'elles font ricaner les mélodies naïves du chanteur, et en écho, les écritures de ses fans. Le peuple n'écrit pas, à tout le moins peut-il chanter !

« Johnny, j'peux pas me passer de toi »

Nous avons nous-mêmes un temps hésité. Qu'apporte une telle recherche dans laquelle nous

devinions un début d'aventure ? Entreprendre une exploration de ces écrits n'est pas anodin. C'est oser s'absorber dans des mots qui font éclater nos cadres de pensée. Qu'écrit-on effectivement dans un cahier déposé dans un lieu aussi singulier qu'une église ? Est-ce l'expression d'une religiosité populaire ou un lieu de rencontre pratique ? Réalité mystique ou simple recueillement laïc à travers des paroles ordinaires ? S'agit-il d'écrits conventionnels relevant d'un registre de condoléances ou alors de jets d'émotions profanes où tout serait permis ? Cette espèce d'espace qu'offre l'église, provoque assurément une rupture du temps, réveille le croire ou le désarticule, crée une tension entre le saisissable et l'absent. S'y dressent de curieuses manières de s'adresser au mort. Certains parviennent à dialoguer, font advenir un face-à-face, répondent à des paroles chantées, cherchent à garder un contact en laissant un numéro de téléphone. Garder le contact : après avoir lu ces milliers de messages, c'est cette expression qui nous a déconcertés.



Faire sa signature (Extrait)

Élise de Grenoble, Pascale Aire France, Naima (93), Flo et Colette Bordet, Cristelle Blin de Frontignan, Les Gaumon, Nawel (Algérie), Silvère 14 ans et demi, Une citoyenne de Paris, Christine, Slimane et Romane, Joelle, Jean-Luc franco-américains, Vivi du 25, Chantal, Christian et Besançon !, Lucette et sa famille des fans du Nord, Céline, Papy Alain, la famille Sicard, Djemaa, SS et BB, christine et jean-marc Longwy (Lorraine), Kiki, Une Marie (du 54 Lorraine) qui savait tout le mal que ton départ lui fait, Voirie Ville de Blois...

On invente et on agit par signature. Béatrice Fraenkel attire notre attention sur la force de validation de la signature qui, non seulement reproduit des gestes anciens, mais se façonne dans une culture lettrée pluriséculaire dans laquelle l'individu gagne du poids. Elle attire notamment notre attention

sur sa capacité transgressive afin de marquer le destinataire. En ce sens, les signatures du livre d'or sont inattendues. Signer de son nom est totalement insuffisant. La force de sa présence individuelle doit inclure une valeur de réseau. Contrairement au monde du travail, gagner du poids dans cet univers suppose d'avancer des attaches collectives. Il y a plusieurs mains en une.

Johnny défunt active ces communautés au présent. C'est ainsi qu'en quelques mots se dessinent des singularités collectives : le club de foot de Lons-le-Saunier, les voyageurs du Lot- et-Garonne, l'association des cheminots de Béziers, les amis du karaoké de Lorient ou des PTT de Boulogne. Les scripteurs — petits retraités, ouvriers, techniciens, fonctionnaires d'exécution, petits commerçants — se racontent collectivement. « Pour t'avoir souvent côtoyé avec Laeticia. Repose en paix. Pascale Air France. » Alors qu'habituellement, les individus inscrivent dans les livres d'or des félicitations, ou témoignent d'un événement, voilà que des « personnes-collectifs » signent afin d'affirmer leur bouleversement. On signe avec le nom de son entreprise, de son métier parfois (« Ton plus grand fan gendarme. Stephan »), d'une association, d'un département ou d'une ville et d'un code postal. Jamais seul semblent dire les scripteurs ! « Nous te remercions d'avoir bercé nos nuits. Avec "je te promets", nous nous sommes endormis tant de fois. À ton tour de te reposer. Le poste de secours de Trouville. » Les collectifs s'approprient l'artiste, comme Nina qui écrit : « Nous gens du voyages tu été pour nous notre chanteur simple pas fière, notre idole. Tu restera gravé à jamais dans notre cœur [...]. Tu nous manque déjà. » Elle vient au nom des voyageurs rendre hommage au gadjo !

Ces collectifs sont à géométrie variable si l'on s'en tient aux signatures qui désignent tantôt un individu, une famille, une bande de copains, un club de fans ou de bikers, une ville, un département, une région, et parfois un pays (« Tout MADAGASCAR » et « La Pologne » pleurent Johnny). Les écritures signalent les attaches territoriales des uns et des autres, qui n'hésitent pas — pour être sûrs d'être bien situés — à donner une adresse précise, comme en atteste le courrier, ou à cartographier leur île dans l'océan Indien.

On chante à l'unisson et on fête toutes les fêtes possibles comme d'autres vont de concert en concert. Au sein de ces collectifs, les passions circulent, et l'on célèbre tous ensemble ces signes de reconnaissance qui s'égrèneront, qui dans un supermarché, qui lors d'une fête foraine, qui lors d'un anniversaire ou au camping sous les pins de Saint-Brévin. « Repose en paix, tu es dans nos cœurs, nous ne t'oublierons jamais. Lucette et sa famille des fans du Nord. »

On est d'Épinal, de Rambervillers, de Molphey ou de Mirecourt. On est de Tourcoing, de Douai ou de Lens, de la Réunion, du 25, du 53, ou du 93. On est d'une région, d'une ville, d'un lieu-dit ! Ainsi de nombreux écrits se font sous pavillon local. On signe au nom du collectif. L'acte d'écrire est alors un scénario à caractère pluriel qui représente un club, une association, une équipe de travail, un bar, une salle de spectacle. Plus on est nombreux, plus le message est censé prendre force. Plus on est localisable, plus on est identifiable. Plus on ajoute des entités complémentaires, plus on s'agrandit, plus on se souvient. Cette addition de voix accroît la conviction que les messages seront entendus et place l'auteur comme intercesseur. Un entremetteur qui, en quelques phrases, peut prendre une page entière du cahier avec des mots et des dessins, y apposer un autocollant, et affirmer à Johnny que ces admirateurs — les « potes bikers », « les voyageurs du Lot-et-Garonne », « le groupe "une passion, une vie" », « le club de karaoké » — sont toujours là comme lui-même est resté fidèle à ses rendez-vous de province, circulant avec ses musiciens. Johnny, né dans la rue. Il fallait croire. On y croit. On l'écrit. On se déclare de la rue, même si...

